

PARTAGE de LECTURE

LA BATAILLE de TOULOUSE

« Quel est l'homme assez insencé pour préférer la guerre à la paix ? » mmmmm ?
C'est le lot de la Planète Terre qui, dans l'univers, est peuplée par des hommes
qui en sont encore à la pouponnière ! Passer à la maternelle ? C'est pas demain la veille ...



En mars 1814, Napoléon, dont l'étoile a connu des temps meilleurs, tire des conclusions de la calamiteuse campagne d'Espagne et rappelle son armée du côté français des Pyrénées, avec pour mission d'empêcher l'ennemi à sa poursuite d'envahir le pays de ce côté-là. Il confie cette tâche au plus méthodique de ses maréchaux, même s'il n'est pas le mieux inspiré.

C'est le maréchal Soult qui va engager une des batailles les plus dérisoires de l'épopée napoléonienne, car doublement inepte.

Empêcher l'ennemi de pénétrer en France, c'est vite dit, car l'ennemi en l'occurrence est triple, conséquence des dérapages successifs de l'aventure ibérique : les armées espagnoles, portugaise et anglaises, alliées sous le commandement de Wellington, ont continué à courir derrière le maréchal et ses troupes après leur retour en France, la frontière ne les a pas arrêtées. La tâche est d'autant plus difficile qu'elle arrive au plus mauvais moment : la France en a ras la casquette de son empereur.

Après 15 ans de guerres quasi ininterrompues, même ses plus fervents soutiens éprouvent une certaine lassitude, les campagnes ne supportent plus les ponctions de plus en plus radicales de leur jeunesse et les villes les razzias de plus en plus gourmandes de leur patrimoine.

Jusqu'aux militaires, après la débâcle de Russie et l'abandon des conquêtes européennes, qui ne croient plus au mythe de leur invincible chef.

Déjà, on commençait à fatiguer quand la guerre était loin, à l'étranger, mais maintenant, elle est là, chez nous, au nord comme au sud, c'est dans nos campagnes que les cosaques et les féroces *tiradores* viennent mugir, la cote de popularité impériale est en chute libre chez tous les instituts de sondages.

À Toulouse comme ailleurs, les appels à la levée en masse pour arrêter l'ennemi qui approche, tombent dans un vide sidéral, ce n'est que sous la menace que la population de Haute-Garonne consent à aider l'armée.

Mais Soult est un professionnel imperturbable. Il a réussi à garder jusque-là ses troupes cohérentes dans la retraite malgré la recrudescence des désertions.

Après avoir passé les Pyrénées à l'ouest, talonné par Wellington, son plan est d'avancer vers Carcassonne pour rejoindre l'armée de son collègue, le maréchal Suchet, et faire face ensemble à l'arrogant *duke*.

Mais arrivé à Toulouse, alors que son armée est affamée et épuisée, sans nouvelles de Suchet qui juge plus urgent d'attendre, il décide de profiter de la ville rose pour se refaire une santé, manger leur fameuse saucisse rose et utiliser ses fortifications toutes aussi roses pour arrêter l'envahisseur.

Il dispose ses divisions autour de la ville, sur les bastions ou sur des redoutes avancées. On estime à une quarantaine de milliers d'hommes les effectifs de Soult.

En face, les trois armées alliées arrivent à cinquante mille. Les forces sont équilibrées.

Le 9 avril, les armées de Wellington ont partiellement encerclé la ville, l'ordre d'attaquer est donné le 10 à 7h du matin. Le duc anglais est décidé à porter un coup fatal au croquemitaine en redingote grise, Soult est décidé à défendre son empereur chéri, à qui il doit sa fortune, ses galons et son bicorne à plumes.

Cependant, pas plus Soult que Wellington ne savent ce qui se passe à Paris.

Certes, il faut à l'époque, au moins deux jours pour que le galop des chevaux emporte une dépêche urgente de Paris à Toulouse et la confusion dans la capitale doit sans doute rendre les transmissions plus chaotiques, car au moment où la brigade du général Barbot fait feu sur les assaillants devant les remparts de Saint-Cyprien, ça fait exactement sept jours et trois heures que le croquemitaine en redingote grise n'est plus l'empereur des Français, qu'il a été déchu par le Sénat !

Et ça fait quatre jours que c'est officiellement le roi Louis XVIII, ami des coalisés, qui gouvernent la France : Wellington n'a plus aucune raison d'attaquer Toulouse, il a déjà gagné. Soult n'a plus aucune raison de la défendre, il a déjà perdu.

Mais quatorze heures, mille morts et sept mille blessés plus tard, les deux chefs ne le savent toujours pas.

La bataille se termine sur un *ex-aequo*, Wellington n'a pas réussi à rentrer dans la ville, Soult ne l'a pas terrassé, mais a gardé suffisamment de force pour pouvoir évacuer dans l'ordre en gardant la presque totalité de ses unités.

Du reste, chacun des deux considérera la bataille comme une victoire.

Car une fois l'armée française partie, Wellington et ses troupes défilent dans la ville rose devenue rouge, sous les hurras de la foule qui crie « Vive le roi ! » la nouvelle est enfin arrivée.

Les Anglo-Hispano-Portugais ne sont plus l'ennemi mais officiellement les nouveaux alliés.

Alors que fait Soult après avoir appris l'abdication de son empereur chéri ? Il se rallie incontinent au nouveau régime, crie « Vive le roi ! » exactement comme les toulousains souhaitaient la bienvenue à Wellington, et il en sera récompensé en étant nommé quelques mois plus tard, ministre de la Guerre de Louis XVIII...

Pas plus blâmable que ses collègues maréchaux dont la plupart ont retourné leur tunique de la même façon, on peut juste relever au passage un détail particulier : sans parler du retard de l'information, alors même qu'il envoyait ses jeunes conscrits se faire mitrailler par les habits rouges, le maréchal Jean-de-Dieu Soult, duc de Dalmatie, était déjà secrètement prêt à changer de bord et clamait sa volonté de pourfendre son adversaire britannique alors qu'il souhaitait le même résultat que lui.

Un enjeu périmé, un chef qui a changé de camp, on a connu des circonstances plus enthousiasmantes pour sacrifier sa vie...

Les victimes de la bataille de Toulouse ont bien mérité la colonne commémorative qui sera érigée en 1839 sur une hauteur de la ville. Elle mesure 32,60 m, mais elle aurait bien pu en faire le double pour célébrer ce sacrifice humain doublement inutile.



Le parc de la Colonne est un jardin public de Toulouse situé à Jolimont, à côté du jardin de l'Observatoire.

L'obélisque est le monument commémoratif de la bataille, construit en brique entre 1835 et 1839.

Il repose sur un caveau de plan carré (4 mètres sur 4), haut de 5,45 mètres.

L'obélisque est creux puisqu'à l'intérieur, un escalier permet d'accéder au sommet, où se trouvent deux ouvertures en forme d'étoile à six branches (ou hexagramme).

Il est inscrit MH (monument historique) depuis 1991.



PARTAGE de LECTURE,
textes empruntés au livre
« Les guerres stupides de l'histoire »

(Rapporté par Jean-Marie Terrasson)